

— LA —

SEMAINE RELIGIEUSE

— DE MONTREAL —

SOMMAIRE

I Annonces à faire en chaire. — II Ordo des fidèles. — III Solennités de titulaires. — IV Correspondance romaine. — V Les paraboles dans l'Évangile. — VI Sainte Anne. — VII La Sainte Eucharistie et les sauvages. — VIII Bibliographie.

ANNONCES À FAIRE EN CHAIRE

Dimanche, le 22 juillet

Fête de S. Jacques (titulaire de la cathédrale de Montréal) et solennité de sainte Anne.

ORDO DES FIDÈLES

Dimanche, le 22 juillet

Dans quelques églises, on anticipe en ce jour la solennité de sainte Anne.

Fête de Ste Marie-Madeleine, Pénitente, double ; mém. du 7e dim. ; préf. de la Trinité ; dernier Ev. du dim. — Aux II vêpres, depuis le capitule, de S. Apollinaire ; mém. de Ste M.-Madel., du dim. et de S. Liboire.

SOLENNITÉS DE TITULAIRES

Dimanche, le 29 juillet

DIOCÈSE DE MONTRÉAL. — Solennité du titulaire de Sainte-Anne (4 par).

DIOCÈSE D'OTTAWA. — Solennité du titulaire de Sainte-Anne (2 par).

DIOCÈSE DE SAINT-HYACINTHE. — Solennité du titulaire de Sainte-Anne (2 par).

DIOCÈSE DES TROIS-RIVIÈRES. — Solennité du titulaire de Sainte-Anne (2 par).

DIOCÈSE DE NICOLET. — Solennité du titulaire de Sainte-Anne (1 par).

DIOCÈSE DE VALLEYFIELD. — Fête du titulaire de Sainte-Marthe.

DIOCÈSE DE PEMBROKE. — Solennité du titulaire de Sainte-Anne (3 par).

DIOCÈSE DE JOLIETTE. — Fête du titulaire de Sainte-Béatrix. J. S.

Prières des Quarante-Heures

JEUDI	19 JUILLET	— Sainte-Marguerite-du-Lac-Masson.
SAMEDI	21 “	— Hospice Bourget, Hochelaga.
LUNDI,	23 “	— Noviciat des Pères Rédemptoristes.
MERCREDI,	25 “	— Saint-Luc.

CORRESPONDANCE ROMAINE

Rome, le 27 juin 1906.



N a commencé à la Vaticane les préparatifs pour la fête des saints apôtres. Il me semble que cette année la décoration de la basilique est plus belle que les années précédentes. Certes, il y a toujours aux colonnes les mêmes damas enrichis de galons d'or et qui sont le mode romain de faire participer les murs d'une église à la fête qui va s'y célébrer ; mais l'illumination sera plus abondante et plus brillante, grâce à la lumière électrique qui remplace définitivement les cierges dans la décoration. Ces lumières électriques ne changent pas d'ailleurs l'aspect général. Car au lieu des lampes classiques Edison, ce sont de petites lampes à filament allongé disposées au-dessus de cylindres de bois verni en blanc crème imitant les cierges. Les lustres genre de Venise servent toujours, et c'est sur eux qu'à la place des cierges on fixe ces torches électriques. Il s'ensuit que l'aspect général n'est point modifié, seulement l'éclairage est plus éclatant, les manœuvres d'allumage instantanées et le coût bien diminué. La basilique reçoit le courant électrique de l'usine du Vatican, qui a été il y a quelques années agrandie précisément pour pouvoir suffire seule, grâce à des batteries d'accumulateurs, à cette dépense spéciale de lumière.

— Rome vient d'être le théâtre d'un assassinat accompli dans des circonstances qui rendent le crime plus affreux. Un vénérable prêtre de 83 ans, pieux, charitable, aimé des pauvres, sur lequel jamais la malice n'avait pu mordre, et qui ne se connaissait pas d'ennemis, a été assassiné en plein jour, vers 11 heures du matin, pendant qu'il se rendait à la Villa

Pam
c'est
de p
n'av
du v
à l'h
sans
ques
Ce
occu
quoi
à ur
ou u
fut l
Qu
fou,
d'es
com
pou
soir
onz
peu
ains
ses
un
thé
frui
de l
Die
l'es
les

Pamphily pour y célébrer la sainte messe. Don Antonio Corsi, c'est le nom du prêtre, reçut en quelques instants sept coups de poignard. La voiture qui l'amenait et dont le cocher, qui n'avait rien vu, ne fut averti que par le râlement de l'agonie du vénérable prêtre, tourna immédiatement bride pour aller à l'hôpital le plus voisin ; mais le prêtre mourut dans le trajet sans avoir repris connaissance. Le meurtrier fut arrêté quelques heures après.

Ce qui étonne le plus dans cet affreux crime, et ce qui préoccupe la justice, c'est qu'on n'aperçoit aucunement le pourquoi. Le meurtrier a tué pour tuer. Le matin même il disait à un de ses compagnons de travail : « Aujourd'hui je tuerai ou un soldat ou un prêtre. Tant pis qui passera premier ». Ce fut le prêtre qui passa.

Quelques journaux cherchent à faire passer l'assassin pour fou, par conséquent irresponsable. Il n'en était pas à son coup d'essai et avait, il y a quelques mois, tenté d'assassiner un commissaire de police. La justice, fort indulgente paraît-il pour ce genre de crimes, lui concéda d'abord la liberté provisoire. Puis, elle le jugea en contumace, ne lui infligeant que onze mois de prison. Et chose plus étrange, elle se soucia fort peu de rechercher celui qu'elle venait de condamner. Il put ainsi rester tranquillement à Rome et continuer à se livrer à ses occupations habituelles. Il vient maintenant de commettre un second crime, et on cherche à le faire passer pour fou. Les théories de Lombroso commencent, on le voit, à porter leurs fruits. On ne peut pas dire que ce soit pour le plus grand bien de l'humanité. Mais il doit en être ainsi. Quand on s'écarte de Dieu, quand on ne veut plus de sa sainte loi, il est naturel que l'esprit humain tombe dans toutes les erreurs et trouve à tous les crimes une cause excusante. Leur auteur serait fou.

— Quand on a détruit la petite église de San Salvatore *in Thermis*, plus connue sous le nom de *Salvatorello*, la décoration intérieure revenait de droit à Saint-Louis-des-Français. Mgr D'Armailacq, recteur de cette église, fit démolir les autels et les reconstruisit dans sa maison ; les pierres tombales et les monuments funèbres furent transportés dans le cloître, où ils tinrent compagnie à d'autres provenant des anciennes églises appartenant à la France et que les exigences de la viabilité avaient fait disparaître. Mais il restait une sculpture qui menaçait de faire naître un conflit entre les pieux établissements français et le Sénat, acheteur de cette chapelle. Dans le fronton triangulaire de la porte d'entrée était une tête du Christ sculptée d'une manière tout-à-fait particulière, et qui semblait plus un portrait qu'une image de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et, en effet, César Borgia avait posé pour cette tête, et c'était son buste que l'on avait placé sur le fronton de San Salvatore *in Thermis*. Ce qui accroissait l'importance de cette sculpture, c'est qu'elle était le seul buste connu du célèbre cardinal *Condottiere*. César Borgia abandonna la pourpre en 1498, prit le métier des armes, s'insurgea contre l'Eglise ; et, après de nombreuses vicissitudes, il mourut en Navarre dans une embuscade le 12 mars 1507. Le Sénat voulait conserver ce buste à cause de sa beauté et de son importance historique ; Machiavel en effet a pris César Borgia comme modèle dans son livre sur le *Prince*. Mais l'administration des pieux établissements résista avec énergie à ces prétentions et a fini par avoir gain de cause. Le buste se trouve maintenant solidement placé dans le cloître de Saint-Louis, dans une niche au-dessus du réfectoire. Il est fixé au mur et à une hauteur qui ne permet pas facilement de l'atteindre, car il pourrait tenter la cupidité. Un amateur en a offert 100,000 francs, et il ne manque pas ici de personnes qu'une pareille prime allècherait.

Il y
pose
nir l
méd
ou
L'Ég
com
pris
rent
O
cial
une
rou
Vie:
éta
n'êt
lon
son
plu
ave
phy
que
ce s
le 3
qu'
pér
ges
tou
sio
règ

— La dévotion aux saints se manifeste sous diverses formes. Il y a les prières en leur honneur, les pénitences que l'on s'impose pour se les rendre favorables, attirer leur protection, obtenir telle ou telle grâce. Faisant un pas de plus, on met de leurs médailles dans l'eau que l'on boit, de leurs reliques ou de leurs images dans les bandages d'une plaie. L'Église a consacré l'institution d'un certain nombre d'eaux, comme celle de saint Ignace, de saint Albert, et d'autres qui, prises avec foi, peuvent rendre et effectivement ont souvent rendu la santé aux malades.

Or dans les pays soumis à la domination espagnole et spécialement dans le Chili, les fidèles ont la coutume de prendre une image de la sainte Vierge, de la tremper dans l'eau, de la rouler en forme de pilule et de l'avalier pour que la sainte Vierge les guérisse. L'archevêque demandait si cette pratique était licite. D'après ce que l'on vient de voir, cette pratique n'était qu'une forme un peu différente d'autres déjà depuis longtemps en vigueur dans l'Église. Le tout est de lui attacher son véritable sens, c'est-à-dire celui de se mettre d'une manière plus intime sous la protection de la sainte Vierge, et d'écarter avec soin toute pratique superstitieuse attribuant au contact physique de cette image ainsi avalée une vertu miraculeuse quelconque, et en faisant en un mot une amulette. C'est dans ce sens qu'a répondu la Sacrée Congrégation du Saint-Office, le 3 août 1903. Elle déclare cette pratique « permise pourvu qu'on écarte toute vaine observance (lisons superstition) et tout péril d'y tomber ». Le cas proposé ne portait que sur les images de la sainte Vierge Marie, mais il est clair qu'il s'étend à tous les autres saints. Il est bon de faire connaître cette décision qui, tout en légitimant la dévotion des fidèles, donne les règles pour qu'elle ne dégénère point en superstition.

_____ DON ALESSANDRO.

LES PARABOLES DANS L'EVANGILE



un jeune prêtre qui lui demandait quelles études il devait faire pour se garder dans l'orbe de la *science suffisante*, alors que les soucis du ministère actif sont, surtout dans nos villes, si absorbants, un ancien répondait : « Sans doute, il faut revoir vos manuels de classes ; on vous l'a conseillé au séminaire et l'on a eu raison : la science nous apparaît plus familière dans nos vieux volumes mieux connus. Mais, de nos jours, mon jeune ami, il est un moyen facile et plein d'intérêt de se tenir en haleine et dans le mouvement. Abonnez-vous à quelque revue sérieuse de dogme, d'histoire, de morale ou d'exégèse... et faites-vous un devoir de lire vos revues. L'intérêt se soutient mieux, c'est tout naturel, qu'à revoir sans cesse les pages de votre Gury. Seulement, sur le point donné que votre revue exposera chaque mois, vous feriez bien de revoir Gury ».

* * *

Or, parmi les revues, avec l'*Ami du Clergé*, la *Nouvelle Revue Théologique*, et quelques autres, j'en connais peu qui soient à l'ordinaire plus intéressantes et mieux renseignées que celle qui s'appelle *Les Etudes* des Pères Jésuites.

La livraison dn 20 juin 1906, par exemple, nous apporte un article très instructif sur un sujet des plus pratiques, dans la prédication et dans les catéchismes : « Pourquoi Jésus-Christ a parlé en paraboles ».

Pas n'est besoin peut-être d'expliquer longuement ce « pourquoi » à la masse des lecteurs. Mais comme c'est utile de le bien connaître pour celui qui doit étudier les paraboles et les prêcher ! Nous aurions mauvaise grâce d'insister : on ne parle vraiment bien de ce que l'on connaît bien.

* * *

C'est à une heure précise de sa vie publique, après le discours sur la Montagne, que Notre-Seigneur commença à s'exprimer surtout par paraboles.

Les Juifs de Galilée avaient la tête dure. « Tête trois fois dure » disait naguère l'éloquent Père Plessis dans la chaire de Notre-Dame, « tête de Juif, tête de Galiléen, tête de pécheur ». Jésus leur avait parlé d'abord un langage très simple et très direct comme celui des *béatitudes*. Mais les Juifs tenaient à leur idéal messianique, à eux, à leur rêve de domination terrestre, Jésus dut changer de langage.

« Les Juifs, dit l'écrivain des *Etudes* — Alfred Durand — veulent du vin vieux fait avec du raisin de leur vigne et vieilli dans leur cellier. Soit ! Jésus va leur parler désormais la langue des anciens Docteurs.... Ce ne seront plus des comparaisons faciles à saisir, des proverbes courants, des allusions transparentes aux usages de la vie quotidienne ; mais des paraboles profondes sur les choses du règne de Dieu. C'est à travers un voile que, désormais, se laissera deviner la pensée de Jésus ».

*
*
*

D'abord Jésus en agissait ainsi par *exigence de justice*. Il se retirait du peuple à cause de son manque de correspondance aux premières avances qu'il lui avait faites. Quant à ceux qui avaient correspondu à ces mêmes avances, ils pénétreraient le sens des paraboles ; mais les autres continueraient de s'endurcir : c'était justice.

« Jésus a commencé par parler clairement ; s'il n'a pas enseigné du premier coup tout le mystère du *règne* de Dieu, du moins n'a-t-il pas voilé sa pensée. Qu'on relise le Sermon sur la Montagne. Pour être digne d'être mené plus loin, il fallait avoir donné son assentiment à la doctrine initiale : *Habenti dabitur*. C'est par l'attitude qu'ils ont prise vis-à-vis de l'Evan-

gile que les auditeurs de Jésus se sont distribués d'eux-mêmes en deux catégories : ceux du dedans et ceux du dehors. Les premiers, une fois introduits dans le royaume de Dieu, avanceront dans la connaissance de ses mystères ; les autres, par la situation même où ils se sont mis, sont condamnés à voir les choses du dehors. Pour eux tout se passe en paraboles, c'est-à-dire, en signes obscurs et équivoques, impénétrables à leur esprit d'orgueil, facilement pliables au gré de leurs préjugés. Et de la sorte commence à se réaliser le jugement que le Christ est venu exercer en ce monde : « Celui qui croit en lui n'est pas condamné, celui qui ne croit pas l'est déjà, parce qu'il n'a pas ajouté foi au nom du Fils unique de Dieu. (Joan., III, 18) ».

* * *

C'est aussi par *mesure de prudence* que Jésus parla en paraboles. Il ne voulait pas jeter aux chiens les choses saintes, ni devant les pourceaux les perles (Math., VII-6). Il y allait de la sécurité de sa prédication. Les pharisiens étaient aux aguets, cherchant pour le perdre à le prendre en défaut dans ses discours. Ils lui posaient toutes sortes de questions insidieuses. Alors il adopta une méthode d'enseignement qui atteindrait chacun selon ses dispositions. « Sur les lèvres de Jésus, la parabole est, avant toute explication, un discours difficile à saisir, assez clair pour présenter quelque sens, même à qui l'entend pour la première fois..... et, néanmoins, un discours assez imprécis pour laisser place à diverses interprétations ».

D'ailleurs elles sont, les unes et les autres, plus ou moins claires. La *Brebis perdue*, le *Prodigue* et le *Samaritain* sont plus faciles à entendre que les *Vignerons infidèles*, les *Ouvriers envoyés à la vigne*, et les *Deux Fils*.

Dans les deux cas, c'est toujours sous le voile de l'allégorie que le Christ enseigne. Il ménage son auditoire, semble-t-il,

pour que les méchants ne l'empêchent pas trop tôt d'inculquer aux foules sa doctrine, la doctrine qui doit, quand il aura du haut de sa croix tout attirer vers lui, changer la face du monde en éclairant et en fortifiant la vie.

*
* *

C'est enfin par *sentiment de miséricorde* que le Maître usait de la parabole pour prêcher. Chacun pouvait prendre de ses discours ce que ses dispositions présentes lui permettaient.

« La réflexion est de saint Marc, explique M. Durand. « C'est « par beaucoup de paraboles semblables qu'il leur exposait la « parole selon qu'ils étaient capables de l'entendre (Marc., iv-33) ». Qui se refusait de parti pris à l'approfondir, était coupable sans doute de fermer les yeux à cette lumière indécise ; mais, après tout, il l'était moins que s'il eut résisté à la vérité pleinement manifestée..... Les autres, ceux dont les dispositions, sans être franchement mauvaises, n'étaient pas assez parfaites pour faire actuellement leur profit d'une parole claire, inéluctable, la parabole, facile à retenir, sollicitant la réflexion, leur restait toujours comme un thème à méditer ».

Et l'auteur de l'article que nous analysons donne lui-même cette belle image biblique qui résume sur ce point son explication : « On a élégamment comparé la parabole à double effet avec cette colonne de nuée qui séparait les Egyptiens des Hébreux. Elle était lumineuse pour les uns et obscure pour les autres. Tandis qu'elle guidait Israël, elle aveuglait ses ennemis ».

L'abbé ELIE-J. AUCLAIR.

SAINTE ANNE

SAINT Pierre d'Argos appelle sainte Anne l'ornement des justes pour toute l'éternité, le modèle de toutes les vertus, la joie des anges, le pur temple du Saint-Esprit dans lequel habita celle qui, par la splendeur de sa sainteté sans égale, éclipsa celle de toutes les créatures.

Un grand serviteur de Dieu, de Marie et d'Anne, saint André de Crète, atteste en une hymne véritablement sublime cette sainteté : " O toi, Anne, toute vénérable, tu as pris pour règle de ta vie la loi du Seigneur, et tu t'es montrée au service de Dieu exempte de toute tache : ainsi tu deviens digne de porter dans ton sein Celle qui devait donner naissance à l'auteur de la Loi ; voilà pourquoi les cantiques des fidèles te proclament bienheureuse ".

Considérant l'usage qu'Anne et son digne époux firent des biens que Dieu leur avait donnés en partage, pour l'honneur du Seigneur et le soulagement des pauvres, Jacques Monaco n'hésite pas à dire qu'ils avaient vécu par avance de la vie évangélique des apôtres, ou plutôt qu'ils l'avaient surpassée. Ce même dévot personnage fait le plus grand éloge possible de leur dignité et de leur sainteté, en appliquant à la très sainte Mère de Dieu ces paroles : " De si parfaits parents, tu devrais être la fille, tout autant que d'une fille aussi parfaite ils devraient être les parents. De même que tu fus choisie de préférence à toutes les créatures pour être la Mère de Dieu, de même eux furent choisis de préférence à tant d'autres parents pour être comblés d'honneur et de grâce ".

Avec plus d'emphase encore, Isidore de Thessalonique

exprime le même sentiment : " Il convenait que ceux-là qui dépassaient tant les autres par leur noblesse d'âme ; que ceux-là qui parvinrent à un si haut degré de sainteté ; que ceux-là qui avaient préféré avec tant d'amour Dieu à toutes les créatures et choses créées ; que ceux-là dont l'esprit fut éclairé d'une manière toute divine, il convenait dis-je, que ceux-là devinssent justement les parents de cette enfant qui s'appelle Marie ".

En Occident, c'est l'abbé Tritemius qui élève encore la voix pour célébrer la sainteté de sainte Anne : " Personne, dit-il, ne doute que sainte Anne n'aurait été choisie comme Mère de la Mère de Dieu si elle n'avait été aussi sainte. Il convenait que celle qui devait enfanter la Mère de Dieu fût ornée de beaucoup de sainteté, parce qu'elle n'était pas destinée à être la mère de n'importe qui, mais bien de celle qui, par sa pureté et sa sainteté, devait surpasser toutes les créatures humaines. Dans tout Israël, nul qui l'ait égalée en sainteté ".

Un autre fervent dévot de sainte Anne, Lanspergius, dit " que, de toute éternité, elle était aimée de Dieu, et qu'elle était ainsi préparée à sa maternité par les plus riches dons de la grâce et par une très haute sainteté ".

L'autorité de l'Eglise atteste encore que c'est à sa propre sainteté que sainte Anne dut d'être choisie pour une maternité aussi sublime. En effet, témoin nous en est la prière à sainte Anne que Léon XIII enrichit (20 mars 1886) de 300 jours d'indulgence : " O bienheureuse sainte Anne, vous êtes cette créature privilégiée préférée qui, par vos vertus et votre sainteté, avez mérité de Dieu l'immense grâce de donner la vie à la Trésorière de toutes les grâces, à la Femme bénie entre toutes, à la Mère du Verbe incarné, la très sainte Vierge Marie ".

LA SAINTE EUCHARISTIE ET LES SAUVAGES

EP. Devès, missionnaire de la Congrégation des Oblats de Marie-Immaculée, rapporte dans les *Petites Annales* plusieurs traits charmants de la foi des sauvages de la *Colombie britannique*, qui avait pour évêque, il y a quelques années, Mgr d'Herbomez. C'est leur désir de la communion qui donne à ces braves gens la force de détruire en eux les derniers restes du paganisme et de vaincre des vices que l'on peut dire infusés dans leur sang, inoculés dans leurs veines par une longue suite de malheureux ancêtres. Analysons ces traits vraiment touchants.

» Un jour, dans l'église, un pauvre homme se présente au missionnaire : « Père, donnez-moi la communion. Je sais mes prières, je me suis corrigé de mes défauts. Tout le monde sait que j'étais ceci et cela ; tout le monde voit maintenant que je suis *devenu bon*. » Puis, s'adressant à l'assistance : « Et vous autres, dit-il, si vous avez remarqué quelque chose, dites le moi, et je me corrigerai. » Il arriva de fait, en un cas semblable, qu'un jeune homme se leva : « Père j'ai quelque chose à dire. Lorsqu'il revient de la chasse et que son dîner n'est pas préparé, il se fâche contre sa femme. Notre-Seigneur a dit cependant qu'il faut avoir de la patience ». — « Ce que dit le jeune homme est vrai, répond le catéchumène, je me corrigerai, je ne me fâcherai plus contre ma femme ».

» Un autre jour, Mgr Durieu, encore simple Père, faisait sa visite périodique dans une petite localité. Il exhorte ses chrétiens à la contrition. A la fin du discours un vieillard se lève : « Père, tu as dit une chose que je ne comprends pas ; tu as dit d'avoir la contrition de nos péchés ; mais lorsqu'on a une fois reçu Dieu dans sa poitrine, est-ce qu'on peut encore l'offenser ?

Nous sommes six familles. Je puis t'assurer que depuis notre communion, je n'ai pas remarqué la [faute la plus légère, pas la plus petite médisance, pas une parole vive. Je ne connais pas, il est vrai, le fond de leurs cœurs, mais, pour le mien, je puis assurer qu'il est bon ».

» Mon Dieu ! des sauvages à peine convertis qui en sont là !

» Dans ces chrétientés naissantes, le missionnaire ne fait forcément que de courtes apparitions, quelquefois bien distancées. La ferveur se maintient quand même, grâce à la communion spirituelle et à la Garde d'Honneur. Les *Petites Annales* ont raconté dans le temps le fait du chasseur indien en face d'un magnifique chevreuil, juste au moment de la communion spirituelle, et qui, déposant son arme, accomplit cette pratique de dévotion tandis que le joli petit animal s'enfuit vers la forêt. L'Heure de Garde auprès du Sacré-Cœur de Jésus donne lieu à des traits non moins édifiants. Des sauvagesses vont quelquefois en journée auprès de femmes protestantes. Lorsque sonne l'Heure de Garde ces chrétiennes disent à leur maîtresse : « Je vais parler à Dieu. Ne me parle pas, je ne te répondrais pas. Je ne suis pas fâchée, mais je vais parler à Dieu. Si tu as des ordres à me donner, donne-les ; je t'obéirai sans répondre ».

» Telle est la foi de ces chrétiens, même en l'absence du prêtre. Lorsque le missionnaire leur apporte le Saint-Sacrement dans leur chapelle, la générosité de ces âmes ferventes redouble. Elles ne laissent point le bon Dieu solitaire. Le jour et la nuit, la nuit même entendez bien, les adorateurs se remplacent au pied du tabernacle, *pour tenir compagnie*, disent-ils, *au Maître de la prière*.

» Il se passe alors des scènes ravissantes. Un jour une famille entière s'est rassemblée autour de Notre-Seigneur : père, mère, fils et filles. Le père parle au nom de tous : « Chef, dit-il au bon Dieu, tu es là, je sais que tu es là. Je ne te vois pas, mais

tu me vois et tu m'entends. Tu vois aussi mon fils aîné ? Fais-lui comprendre qu'il n'est pas bon. Il ne m'obéit pas, lorsque je lui commande... Tu vois ma fille ? Elle n'est pas bonne ; elle est lente à la prière, elle est paresseuse à se lever le matin ».

Le père de famille parle de ses enfants et arrive à la campagne de sa vie : « Tu vois ma femme ? Elle n'est pas bonne ; lorsque j'arrive de la chasse, mon dîner n'est pas toujours préparé. — A mon tour maintenant. Chef tu me vois, je ne suis pas bon non plus ; je me fâche contre ma femme ». Puis s'adressant à son fils et montrant le tabernacle : « Eh bien ! promets-tu au Chef d'être bon et de m'obéir ? » Le fils aîné promet. S'adressant à sa fille : « Promets-tu au Chef d'être bonne, de n'être pas lente à la prière, de te lever tout de suite le matin ? » Elle fait la promesse. Ainsi des autres enfants et de la mère de famille. Le père promet enfin lui-même d'être bon, de ne pas se fâcher, de donner à sa femme et à ses enfants l'exemple *d'être bon*.

» Vous comprenez qu'avec la simplicité de cette foi les mœurs se conservent, s'améliorent, et que la famille devient véritablement le sanctuaire qu'elle doit être dans le christianisme.

» Voici, pour terminer, l'angélique histoire d'une petite fille de neuf ans. La pauvre enfant n'avait pas fait sa première communion, car elle était trop jeune ; mais elle désirait tant recevoir le bon Dieu ! Elle va trouver le missionnaire : « Père, je voudrais faire la communion ». — « Tu veux faire la communion ? Mais tu es trop jeune et tu ne connais pas l'Eucharistie ».

» La chère petite revint à la charge, mais insista vainement. Un jour vers l'heure de midi, elle était seule dans l'église. Contre son habitude à pareille heure, Mgr Durieu passant près de là, voulut faire une visite au Saint-Sacrement. Il entra sans être remarqué. La pieuse enfant priait tout haut devant le

ta h
pas
es r
troi
fait
croi
nais.
seras
conn
quiva
» I
de l'a
tol. Co
— « Q
fille h
sionna
ce qu'
» Le
Dieu é
ler à l'
Aujourd
as bien
yeux, je
nion ».
» Et l
ment d'
suis si ce
» Rest
ajoute le
remplis d
histoire, c

tabernacle. « Chef, mon père le prêtre dit que je ne te connais pas. Mais je te connais. Tu es le fils de Dieu, tu es l'enfant qui es né dans l'étable de Bethléem, tu as vécu à Nazareth, on t'a trouvé dans le temple parmi les hommes de la prière ; tu as fait les apôtres, tu leur a donné la prière ; tu es mort sur la croix, tu es ressuscité le troisième jour. Tu vois que je te connais. Eh bien ! je te demande une chose que tu ne me refuseras pas, toi : ouvre les yeux du prêtre afin qu'il voit que je te connais ». Le missionnaire pleura d'attendrissement. Il s'esquiva sans bruit.

» Le soir, après le chant des Vêpres, dans l'église, au milieu de l'assistance, le Père appelle la fervente enfant : « Viens ici, toi. Combien de fois as-tu visité Notre-Seigneur aujourd'hui ? » — « Quinze fois ». — « Qu'est-ce que tu lui as dit ? » La petite fille hésite une minute, elle lève son regard timide vers le missionnaire : « Père, je lui ai dit du mal de toi ». Et elle reprend ce qu'on vient de vous dire.

» Le Père s'adresse à l'assemblée : « Vous voyez que le bon Dieu écoute les prières bien faites. Je n'avais pas coutume d'aller à l'église à l'heure où cet enfant s'y trouvait ce matin. Aujourd'hui le Grand-Esprit m'y a poussé. — Mon enfant, tu as bien fait de venir prier, le Chef d'en haut m'a ouvert les yeux, je vois que tu connais Jésus-Christ ; tu feras la communion ».

» Et la voilà qui se met à pleurer. Après le premier mouvement d'émotion : « Père, dit-elle au milieu de ses larmes, je suis si contente qu'il me semble que je suis au Paradis ».

» Restons sous le charme de ce trait naïf et touchant, ajoute le P. Devès. Pour moi, j'avoue que mes yeux se sont remplis de larmes quand Monseigneur nous a raconté cette histoire, et je me sens tout ému encore en vous la retraçant ».

BIBLIOGRAPHIE

La société contemporaine et les leçons du calvaire. Conférences prêchées à Notre-Dame des Champs, à Paris, pendant le Carême de 1906, par l'abbé P. MAGAUD, docteur en théologie et en philosophie, missionnaire diocésain de Clermont. Un vol. in-12 de 300 pages. Prix : 2 francs. (Librairie Charles Douniol, 29, rue de Tournon, Paris-VI.)

On nous prie d'insérer la notice bibliographique suivante :

Voilà un beau livre, dont les hautes vérités, exprimées avec une éloquence si émue, s'imposent à l'étude attentive du grand public, en face de la situation religieuse et sociale de l'heure présente.

La Société Contemporaine ? Il était nécessaire d'en sonder toutes les plaies pour dire le remède.

Les Leçons du Calvaire ? Dix-neuf siècles d'histoire en font une perpétuelle actualité, toutes les classes de la société ayant eu une part active à ce drame sanglant.

N'est-ce pas que, dans nos sociétés modernes, autour de la doctrine et de l'Eglise du Christ, on retrouve l'esprit haineux et l'illégalité intéressée des hommes auxquels il eut affaire ?

Voyez les titres des chapitres : Les Incrédules, les Ignorants, les Abstentionnistes et les Apostats, les Apathiques, les Hommes d'argent et les Hommes de plaisir, les Indifférents et les Egoïstes, les Persécutés.

Tous ces hommes-là étaient au sanhédrin, au prétoire et au calvaire, comme le prouve le récit évangélique ; tous ces hommes se retrouvent dans les luttes actuelles de l'Eglise et de la société, pas une des peintures de l'auteur qui ne redise trait pour trait ce qu'on peut constater autour de nous chaque jour.

Ainsi les problèmes les plus vitaux de la question religieuse et de la question sociale trouvent ici leur solution ; aucun de nos lecteurs par conséquent, qui ne reconnaisse dans *La Société contemporaine et les Leçons du Calvaire* un ouvrage aux idées fécondes, d'indéniable actualité.

Connaitre la valeur d'un tel livre sera vouloir y puiser les grandes doctrines avec les considérations pratiques et sociales qu'il contient ; le clergé lui-même et les pieux laïques, confédérés des diverses œuvres, y recueilleront en outre de très ingénieux aperçus et de belles inspirations.

A tous ces titres, *la Société contemporaine et les Leçons du Calvaire*, de l'abbé P. Magaud, constitue un volume dont la situation religieuse et sociale de l'heure présente nous dit l'importance et nous atteste la valeur. Pas un de vos lecteurs, par conséquent, qui ne s'empresse bientôt de le lire ! L. B. J.